



Collectif de la ligne 10

REGARDS

*Recueil de textes
de 8 auteur-e-s*

Pascal De Bock
Isabelle De Vriendt
Paul Dupuis
Dominique Istaz
Ziska Larouge
Iza Loris
Dominique Michiels
Sylvie Van Molle

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Regards* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Droits d'utilisation:
Regards du Collectif de la ligne 10 est produit
par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence Creative Commons



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2017.
www.scriptaline.org
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Editrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56
B-1190 Bruxelles (Belgique)

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits,
contactez-nous via notre site:
www.collectifsdecrits.org

Quelques mots sur le Collectif de la ligne 10

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-é à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'ASBL ScriptaLinea



Brasseurs d'imaginaires, agitateurs d'idées, les membres du Collectif de la ligne 10 promènent leur plume et tracent les écritures autour de ce qui habite un réel partagé. Après un voyage en poésie urbaine, aux confins des frontières, en plein exil de soi, dans un monde en déséquilibre, ils se saisissent d'une multitude de regards et vous invitent à explorer leurs univers.

**Pascal De Bock, Isabelle De Vriendt,
Paul Dupuis, Dominique Istaz,
Ziska Larouge, Iza Loris,
Dominique Michiels, Sylvie Van Molle.**

Membres 2016-2017 du Collectif de la ligne 10

Collectif de la ligne 10
REGARDS

TABLE DES MATIÈRES

Pour s'y retrouver

Éditorial	page 08
Les bois de Fukushima, <i>Dominique Istaz</i>	page 11
Regarde-moi !, <i>Ziska Larouge</i>	page 15
Dieu, merci, <i>Dominique Michiels</i>	page 25
Les mains dans la boîte, <i>Dominique Istaz</i>	page 33
Oliviers, <i>Isabelle De Vriendt</i>	page 37
Le sourire du chat, <i>Paul Dupuis</i>	page 43
Perdu, <i>Sylvie Van Molle</i>	page 51
Tourner la page, <i>Dominique Istaz</i>	page 59
Châtaignes, <i>Isabelle De Vriendt</i>	page 63
Le mur, <i>Iza Loris</i>	page 73
Les auteur-e-s	page 79
Les lieux traversés	page 83
Remerciements	page 91



Tu ouvres le livre et tu regardes.

Avant de lire, tu poses les yeux.

Là.

Juste... ça.

Regard furtif, prélude à tous ceux qui t'animeront.

Les yeux, ceux de ton livre te feront voir les couleurs.

Toutes celles de son iris.

Regard d'or émerveillé, celui de l'enfant qui résonne à jamais dans le coeur de l'adulte; qui scrute les corps, se répand sur la peau et s'abandonne à son présent.

Sombre iris, couleur pupille. Obscurité qui coud le vaniteux dans ses propres filets. Regard miroir, regard tyran.

Couleur pastel qui réconforte et qui réchauffe. Regard de coin du feu. Iris crépitant. Qui veille et qui comprend. C'est l'accueil d'un sourire. L'orgueil du sans-orgueil. Il te prend où tu es. Il te dit « tout est bien ». Et tu peux exister sans rien changer. Connue et reconnue.

Ocre du Sphinx. Spectateur lointain et impassible. Son feu te glace. Son regard te fait voir le spectre de la tombe. Le calme et le repos.

Sous le soleil vert-bleu des projecteurs, te voici ligne de fuite. Toi l'artiste, tu fais face. On te transporte et tu transpires. Ton vol est encombré. Ton chant est adulé. Tu es le roi.

Cheveux gris d'un visage caché. Yeux absents, détournés. L'émotion sans relation. Jour de pluie.

Rouge Rouge Rouge. Au premier instant tu l'as reconnue. Elle est ton amour depuis la nuit des temps. C'est l'Alliance éternelle. Et personne n'y peut rien. Regard du feu qui ne meurt pas. Comète qui s'éloigne et qui revient sans cesse.

Et te voilà, lecteur, à regarder le livre.

À le livrer à toi.

À voir en lui ta vie qui s'épaissit de ses pages tournées.

Pour te livrer à lui.

Que son Iris croise le tien.

Et se transfigurent vos couleurs.

Pascal De Bock,

pour le Collectif de la ligne 10

Je n'irai plus jamais dans les bois de Fukushima

Regarde le monde !
Il est pitoyable, il est laid.
Il est.

Il est ce que nous en faisons, et ce que nous en faisons me fait peur. Devrons-nous toujours supporter le poids de l'im-monde, de l'insoutenable, de l'inqualifiable ?

Le monde est beau, nous disent les adeptes de la zénitude. Il faut l'aimer, il faut arrêter de regarder la misère dans la rue et la détresse des passants, pressés de passer. Il faut arrêter de regarder la guerre, la famine, les tempêtes et les ouragans à la télévision, arrêter de penser, arrêter de vouloir, arrêter... A-RRÊ-TER ! Il paraît qu'alors on va mieux. Les yeux tournés vers l'intérieur. Mais aveugle. Aveugle parmi les aveugles. Par choix.

Je ferme les yeux... et je cours dans les bois de Fukushima puis je me baigne au grand air dans ses *rotenburos*, détendue par l'eau chaude et comblée devant le paysage sauvage. Je ferme les yeux... et je me promène dans la fraîcheur des voûtes du souk Al Saboun, dans la ville d'Alep, à la recherche du fameux cube de savon, puis je traverse le désert au soleil couchant, en route vers Palmyre. Je ferme les yeux... et je suis assise sur un banc près de Semira, qui me raconte sa vie au Nigeria et le bonheur d'être acceptée ici, parmi nous. Je ferme les yeux... et je danse, je tourne, je virevolte dans les bras de l'un puis de l'autre. Je ferme les yeux, légère, légère, et je... et je...



Et je les ouvre ! On ne peut vivre dans le déni. Je n'irai plus jamais dans les bois de Fukushima ! Je fais le choix des larmes. Je refuse d'avancer dans le noir. JE REFUSE L'EXTINCTION DES YEUX ET JE REVENDIQUE, HAUT ET CLAIR, LE PARTAGE DE LEURS EAUX.

Je choisis de regarder et d'offrir ce regard à qui veut bien le recevoir, d'offrir la lucarne qui donne accès à mon grenier secret et laisse entrer un peu de la lumière des autres.

Je te regarde, toi le sans-papier, toi le sans-abri, toi le travailleur qui – comme moi – perds ta vie à la gagner, toi la petite vieille qu'on maltraite dans le silence du home, toi le voisin isolé. Toi, toi et toi, et toi aussi. Je te regarde et je te vois. Peut-être pour la première fois. Oh je ne vais pas te sauver, je n'ai pas l'âme charitable. Je te reconnais. Je te souris. J'accepte le lien.

Ouvrons grands nos yeux, ensemble. Affrontons ce qui nous fait peur, ensemble. À y regarder de plus près, nous verrons loin !



Collectif de la ligne 10
REGARDS
KARMA

ZISKA LAROUGE

Regarde-moi !

Pour le regard que vous porterez sur cette pièce et sur les artistes qui la défendent,

en mémoire à ceux qui ne sont plus et vivent désormais à travers vos yeux,

nous vous invitons, chers spectateurs, à éteindre vos GSM.

Un plateau divisé en trois : la loge de l'artiste d'un côté, la chambre de l'étudiant de l'autre (cloison transparente), en arrière-scène, un spectacle de cirque en cours.

Dans sa loge, un homme d'une quarantaine d'années en combinaison d'athlète, assis dos au public, qui le voit de face dans un miroir éclairé de part et d'autre par une rangée d'ampoules blanches. Des costumes de scène pailletés sur une tringle, à sa droite. Une multitude de pots sur la coiffeuse : flacons ou boîtes de blanc, cold-cream, pots de rouge, poudre de riz, pompons, pinceaux, pattes de lièvre, crayons... Un cadre avec la photo d'une femme souriante, posé en évidence, un téléphone portable.

Dans sa chambre (une caravane), un jeune homme à la mise (trop) classique (pantalon à plis et polo pastel, cheveux coiffés avec une raie), assis dos au public devant une table encombrée de livres et syllabus, éclairée par une lampe de bureau. Un cadre avec la photo d'une femme souriante (la même que dans la loge) en évidence sur une étagère à portée de main.

Un trapèze en arrière-scène.

Une horloge (projection lumineuse) indique 22h10.



Scène 1

Annonce enthousiaste

(au loin)

*Le spectacle continue !
Voici Pathos, le clown !*

Applaudissements.

L'artiste, la tête entre les mains, redresse lentement le buste. Il tend une main vers le cadre et la laisse retomber, se démaquille en soupirant. Subitement, il balaie les flacons d'un revers de la main, certains se brisent sur le sol. L'artiste s'affaisse dans ses bras croisés sur la tablette de la coiffeuse. En parallèle, au même instant dans sa chambre, l'étudiant, la tête entre les mains, se redresse lentement. Il saisit le cadre, caresse la photo du doigt. Il se lève brusquement, le cadre à la main. Il fait les cent pas. Soudain, il se dirige vers son bureau et d'un revers de sa main libre, il fait tomber tous ses syllabus.

L'artiste (se levant)

(ensemble, face public)
Émilia !

L'étudiant

Maman !

L'artiste et l'étudiant s'asseyent par terre.

Bip de début de message.

Femme (voix off)

Gino ! Le métro a explosé.
Il y a de la fumée. Du verre et des débris partout.
(elle tousse – gémit)

Il y a une lumière qui clignote.
(elle émet sur le ton de la constatation)
L'homme en face de moi est mort.

Homme (voix off)

Madame, ne bougez pas !

Femme (voix off)

Je ne bouge pas.

Homme (voix off)

Une barre vous transperce !

Femme (voix off)

Gino, tu entends ? Je suis transpercée... comme Frida.
(elle essaie de rire, tristement)

Je t'aimais comme elle aimait Diego.
(un temps)

Comme lui, tu regardais ailleurs.
(elle souffle)
Quel con !

Homme (voix off)
Madame, les secours arrivent.
Restez tranquille ! On va essayer de vous dégager.

Femme (voix off)
(énervée – à l'homme)
Foutez-moi la paix ! Je parle à mon mari.
(elle tousse – à l'homme)
Fermez plutôt les yeux de ce monsieur.
Je ne supporte pas qu'un mort me regarde.

Bruits de tôles, craquements, cris étouffés.

Applaudissements.

Scène 2

La nuit. Spectacle terminé, lumières extérieures éteintes. Silence.

Dans la loge, l'artiste est effondré au milieu des débris de flacons. Il boit au goulot d'une bouteille de whisky, le cadre avec la photo de sa femme est posé à côté de lui.

Dans sa chambre (à nouveau rangée), le jeune homme, assis à son bureau, referme son livre. Il se lève. S'étire. Il lève les yeux vers l'horloge lumineuse qui indique 0h20. Il hésite, regarde le cadre sur l'étagère et soupire. Il hésite encore, puis sort un téléphone portable de sa poche et pousse sur une touche.

Sonneries de GSM. À la quatrième, l'artiste réagit et rampe vers son téléphone.

L'étudiant
Papa ?
(l'artiste ne répond pas)
Papa ? Ça va ?
(un temps, voix hésitante)
Tu rentres quand ?

L'artiste
(ivre, moqueur, méprisant)
Mon fils chéri a sorti le nez de ses bouquins ?
Il a bien potassé sa thèse ?
(plus bas, voix pâteuse)
Qu'est-ce que ça peut te foutre si je rentre, Antonin ?

L'étudiant
(inquiet)
Papa, s'il te plaît. Viens te coucher.
(plus bas, avec douceur)
Fais-le pour maman. Ça fait un an, maintenant.

L'artiste
(se lève, pousse un hurlement rageur et jette son téléphone, qui se fracasse sur le sol)

L'artiste **L'étudiant** (pose son téléphone)
(ensemble, s'asseyent, face public)
Émilía ! Maman !

Bip de début de message.

Femme (voix off)
(voix faible)

Antonin, mon ange.
Je... Je suis dans le métro qui a explosé.
Je suis blessée. C'est... Grave.

Homme (voix off)
Madame, vous ne devez pas parler !

Femme (voix off)
(péniblement)
Foutez-moi la paix.
(un temps)
Je meurs.

Homme (voix off)
Madame...

Deuxième femme (voix off)
(fataliste)
Laisse-la !

Femme (voix off)
(doucement)

Antonin, mon ange. Je t'aime.
(elle pleure)

Poursuis tes rêves, Antonin.
Tans pis pour ton père et sa lignée de trapézistes !
Il... Il finira par te regarder pour ce que tu es.

Homme (voix off)
Madame ? Madame ??

Brouhaha – cris – sirènes lointaines.

Bip de fin de message.

L'artiste

L'étudiant (pose son téléphone)

(Ensemble, relèvent la tête, se mettent lentement debout pour se faire face
[cloison transparente]. Ils prennent le public à témoin, ton gémissant)

Émilie !

Maman !

Je n'y arriverai pas !

Je n'y arriverai pas !

(se cachent le visage avec leurs mains)

Scène 3

Trapèze en avant-scène éclairé par un spot (lumière crue, aveuglante). L'horloge indique 3h35. Antonin, en tenue de scène scintillante, se balance la tête en bas, retenu au trapèze par les genoux. Il tient un cadre dans sa main droite.

Le spot s'éteint brusquement.

Noir total.

Bruit mat.

Long silence.

L'artiste (hurle)
Antonin !

Une lumière (intime) se rallume et éclaire la scène.

L'horloge a disparu.

Le trapèze se balance au-dessus de Gino, agenouillé à côté de son fils, dont le corps désarticulé git sur le sol. Gino se redresse, visage dévasté.

Il remarque le cadre à côté d'Antonin, s'en empare.

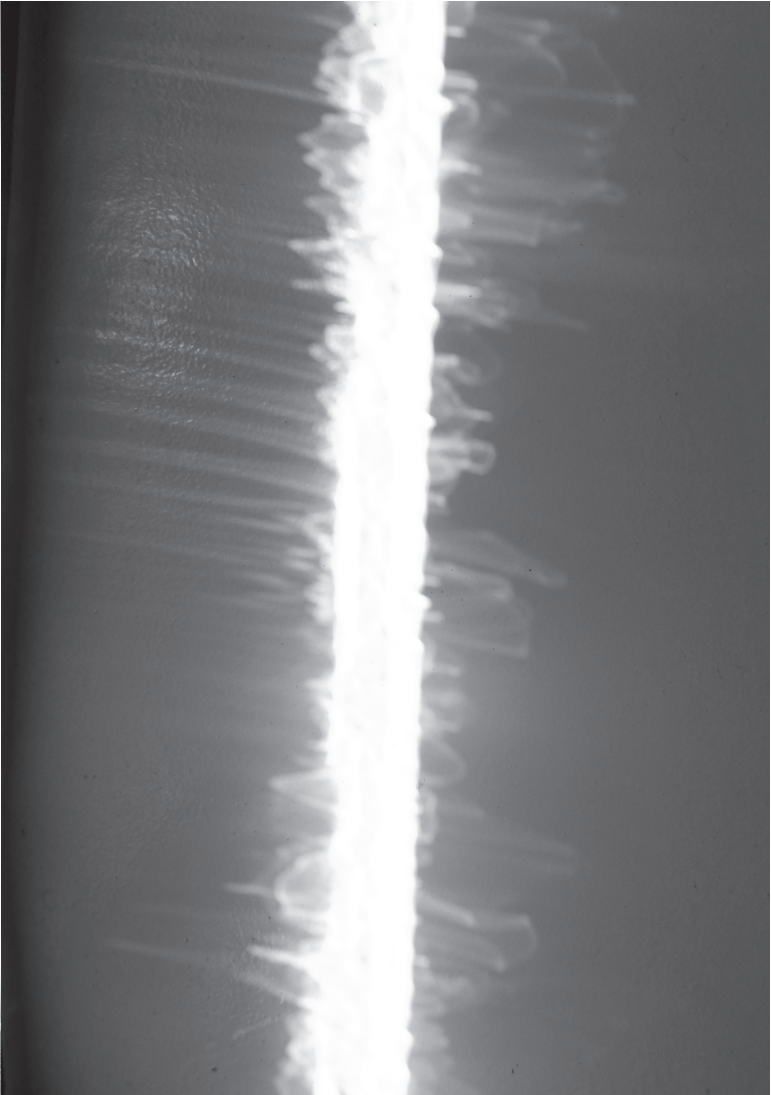
(un temps)

L'artiste (horrifié, muet, face public)

Le cadre apparaît en grand sur le fond de scène. On y distingue la photo d'Antonin, souriant. En travers, on peut lire (marqueur rouge) :

Regarde-moi !

La lumière revient dans la salle.



Collectif de la ligne 10
REGARDS

DOMINIQUE MICHIELS

Dieu, merci

*Voilà, Apollon est blond, bleu, doré. Jeune et mûr
Voici, Vénus est fine, souple et fondue de lui. Vieille,
mûre et allègre
Sa très longue crinière faite de paille jaune pâle séchée,
mouvementée
Comique comme ils ne s'accordent pas
Drôle comme ça ne prend pas
La question - la beauté - son impact, son charisme
L'évasion tous les jours, 1, 2, 3 espoirs. Ça ensoleille.*

*Une chanson exhumée, elle dit : Pars
Elle dira : Reviens-moi ; entre-temps : Faut aller et Vivre
Il est au centre, le frôle, s'en évade. Elle en périphérie,
oscille entre doutes et certitudes.*

*On doit leur donner nos coordonnées gps. Il arrive avec
son iPhone sur le lieu de la chute. Il les a.*

*C'est l'été, l'errance organisée, bouger
Des feintes, on se dissimule
Des blagues, on s'arrose
Des jeux, on rit fort
La peau rouge, nos poils blondissent
Rentrer dans l'eau, le son des langues.*



«Que lui dirais-tu?»

Regarde, je flotte. Je flotte à la surface ...

C'est pas un petit miracle ça !? Tranquille ... On n'est pas bien, là !?

Ça s'appelle la planche, les bras écartés, mes mains jouent les palmes. Je ne dois presque rien faire, cool. Mon visage dans l'air hume le ciel azuré.

Pas vraiment sauvée des eaux, juste ... Pouf, la paix. Ouf !

Et cela va durer, durer. Flotter, le nez en l'air, le soleil, la mer.

J'suis intime avec le soleil, la mer m'accueille. C'est l'ouate océanique, la justesse thermique, l'énergie statique. Je médite sur une mélodie remuée de doux clapotis.

Plus de sanglots, plus de cris à l'intérieur, plus de lames tranchantes. Une solitude en jaune très clair.

Faut dire que question jouer, c'est pas gagné, que question s'avancer, on repassera.

Il a proposé : «Et après ? Y a-t-il un après ? Tu ne vas pas te mettre en mouvement?»

Après, je suis restée taiseuse jusqu'à la fin de la séance, un trou blanc dans ma tête décérébrée.

Il a insisté : «Tu ne vas pas te mettre en mouvement?»

Plus tard Je n'ai pas pensé plus.

Après, je suis sortie. J'ai retrouvé l'automne, le trafic de fin de journée, le canal gris sombre.

Trois semaines plus tard, j'ai enfin fait une rencontre ... enfin, une demi-rencontre : Arnaud.

Depuis le temps que je me tape des soirées devant mon écran ...

Il se présentait comme bon cuisinier, un gros penchant pour la cuisine thaï, ne négligeant pas une visite d'expo, un théâtre et enfin quelqu'un qui n'avait pas des goûts de chiottes en musique ...

Il sait planter un clou. C'est un intello. Il exprime ce qu'il ressent et est clean dans la com. C'est un beau sportif. Au rendez-vous, il fanfaronnait parce qu'il venait d'obtenir son brevet de navigation et qu'un jour, il aurait un catamaran et qu'il partirait au loin dans les Antilles rejoindre son vieux pote, Fabien.

Je marche d'un pas moins assuré que d'habitude quand on va ensemble au vernissage, au café, à la première mais quand même, j'observe. Monsieur s'évade dans le regard d'autres femmes, dans sa relation passée. Parfois, il en fixe d'autres et ne peut s'empêcher de me bassiner avec une certaine Amélie. Il voudrait qu'on se rencontre.

Je crois que je vais avancer masquée, je ne dirai rien.

Rien d'la figure de proue débarquée, d'la plongée à pic, d'la naufragée au bâillon, d'la sirène au bouillon, de toucher le fond, d'avoir l'air d'une eau dormante. Vu des bas-fonds, la planche ça tient d'la planque. Rien de ma remontée des eaux comme une explosion printanière amortie.

Il y en a là une qui se repaît à raz. Par beau temps au couchant, mille éclats à la surface brillent.

Et que la vie fasse le reste pour enfin m'abandonner en elle.

Tu vois, je t'suis resté fidèle. Toi qui t'es enfui malgré nous, malgré ton idéal. Tu m'verrais là. Maintenant ! Sapé comme un prince avec ses accessoires de marques. Allongé sur le double lit de la chambre d'hôtel. Défait de ma veste et de mon smartphone. J'ai même pas eu le temps de penser à toi. Une journée pleine à craquer, tendue comme un agenda booké de 8 à 19h, avec appréhension, ubiquité au bout des ondes, franchise des débats, retournement de majorité. J'ai fait le job, je pense. Des applaudissements après ma présentation. J crois que c'est caisse. Ça s'poursuit demain.

Pendant le closing drink, les digues lâchent, debriefs informels, racontars, retours, ressentis, projets de vacances, bières et musique. Je suis comme le point central. Tous, toutes, femmes, hommes, m'approchent et se confient, blaguent, futilent, remplissent de paroles.

Elle dit que mon sourire est lumineux. Je suis de la race des grands gracieux.

Toutes, elles tombent touchées, perturbées. A chaque fois, sincèrement étonné, timide et gonflé. L'étreinte de l'aventure se pointe. Parce qu'un mec, ça a une bite dans la tête, parce qu'ado, anéanti, parce qu'être heureux, c'est plus difficile que malheureux (mais ça, je ne l'ai réalisé que plus tard).

Elle dit : «Tiens, sais-tu que tes mains presque dansent quand tu nous parles. C'est comme si tu voulais être encore plus clair, dessiner les lignes directrices de ton exposé, le cheminement et les tensions de ta pensée.»

La Ravis.

Oh ma mère, je dois être solaire.

Toi, tu ne l'étais pas vraiment. Ton souci filtrait ta tendresse, éteignait ta puissance, grillait tes élans. Il écrasait parfois les nôtres et a allumé mon humanité. Tu fumais ta clope après le repas. Nos regards tantôt te suivaient. Sans obtenir de réponse. Et puis Juliette piquait un morceau de la tarte dans mon assiette et je criais tout rouge, la fourchette dressée.

Fidèle à Laeti, pas tout à fait au sens conventionnel de la formule. Oui, toujours amoureux d'elle, sur le long cours, dans notre vie commune. Parce qu'elle comme moi, on veut encore toujours se réjouir ensemble, parce qu'elle et moi, on convoque encore la fantaisie et on convole en escapades.

Me savoir sur le fil. De l'or et du plomb brouillent ma vue. J'avance tel un équilibriste dont l'iris bleu de clarté charrie les élans, les préférences, dont les yeux bleus de glace se figent en paroi lisse idéale. Choierais-je du côté des trajectoires élues et fécondes ou me ramasserais-je dans la fange des louvoiements et des revirements ?

Après-demain, je pense à toi, promis, comme d'hab.

A chaque génération sa parcelle sacrificielle. Et j'entends encore le souffle de ton dernier jour.

~ ~ ~

Taadidaa, ce soir il est seul
Tatadidéé, ce soir il est seul avec elle. For the first time
Ce soir, il l'approchera
C'est le moment, l'instant zéro de l'habitude ...

Il est grand, il faut toujours un magistral avec elle
Elle est d'un brun roux, ses courbes, sa beauté profonde.

Comme quoi, l'élégance dans l'immédiat s'émeut et s'empare
des graves.

Elle l'attire. Il l'envisage depuis quelques jours
Au travail, s'évader de la pression, l'émailler d'envies de
sons, pourquoi pas des bruits, se projeter les gestes, le dé-
but de leur voyage ensemble et fantasmer la destination.

D'abord la saisir tranquillement, solennellement, dans la déli-
catesse du premier pas.

Elle pèsera de sa majesté
Elle s'appuiera sur sa jambe
Comme il est sûr d'être tout seul, il la caressera en glissant
sur sa rondeur.

Il entamera le jeu
Il se penchera sur elle, glissera sa joue, son oreille tout le
long. Pour bien l'écouter et tout l'effet qu'il lui fait
Il replongera de nouveau, la parcourra encore, lui offrant sa
poitrine, son coeur.

Il plaquera ses mains dessus
Il explorera
Il tambourinera, la percutera
Elle tremblera, il vibrera et inversement
Plus enjoué, plus familier, il la secouera modérément
Puis l'empoignera plus fermement
Il se laissera emporter
il l'enlacera carrément
Il chantera
Il insistera.

Il s'arrêtera dans la nuit
Aura à cet instant juste, une pensée pour les voisins.

Mélopée qui m'enlace
la madone des cordes repose
Big odalisque qui se prélassé.



Les mains dans la boîte

Mes yeux se posent sur la photo. Mon père, en chemise, col ouvert, accoudé à la portière d'une Peugeot 403 grise, regarde l'objectif de ses grands yeux bruns. Il est jeune. Il est beau. Il pose et sourit sous la moustache coupée court. Photo. Clic-clac, c'est dans la boîte. Comme lui, depuis longtemps.

Il me reste quelques rares photos, trois ou quatre vinyles de jazz et beaucoup de médailles. C'est qu'il en a gagné des prix, mon père. Pour ses photos ou, pour être plus précise, ses *diapositives*. Positive à travers tout, je le suis donc. Il me suffit de fermer les yeux et je me souviens des beaux moments.

Je revois ses mains. Oui, ses mains, et surtout le dos de ses mains. La peau mate, déjà bronzée sans soleil, les quelques poils noirs et puis, étrangeté, les pores entrouverts quand il avait chaud. Minuscules. Seul un enfant peut voir ce genre de détails ! Et s'étonner. Il regarde vraiment, scrute, compare, découvre. Le monde est un mystère et chaque élément mérite la même attention. Alors, l'enfant regarde les mains de son père pendant que celui-ci conduit et, de l'arrière de la voiture, il les compare aux siennes, étonné.

J'ai toujours regardé le dos des mains de mes hommes. Pas un n'y a échappé. Oh, je n'y ai pas pensé tout de suite. Mais un jour ou l'autre, à l'occasion d'un geste, mes yeux se posaient. Parfois, j'y retrouvais le frisson qui avait accompagné la découverte. Un élan me portait vers l'homme, une envie irrépressible de me lover tout contre lui, de me perdre au fond de ses bras.



Les mains des hommes et des femmes, mains jeunes ou vieilles, mains d'ici ou d'ailleurs, mains petites ou grandes, mains aux veines apparentes, mains déformées par l'arthrose, mains potelées de bébés... toutes m'appellent. Alors, pendant qu'elles s'agitent, je sors mon appareil photo, je pose l'œil dans le viseur, j'attends le moment propice et mon doigt appuie sur le déclencheur. Frissons. Clic-clac, c'est dans la boîte.



Collectif de la ligne 10
REGARDS
REGARDS

ISABELLE DE VRIENDT

Oliviers



Réveil

Douceur des terres cerclées d'eaux
S'extraire du coton des rêves
Remonter à la surface du jour

Cigales et grillons tapissent le silence
La brise caresse le corps
L'air circule
L'allégresse monte
Soulève le coin des lèvres
Les paupières frémissent
Les yeux s'ouvrent

Kaléidoscope de bleus et de vert
Azur teinté de touches argentées
À travers le chapeau de paille
L'olivier centenaire

Exulte le regard



*Elle est allongée dans l'ombre d'un olivier.
Le corps s'anime.
Elle prend appui sur les mains, se redresse, se tourne sur la
chaise longue.
La peau lisse le jour.
Les bras s'activent.
Elle ajuste le chapeau, se drape d'un voile clair.*

L'arbre trapu souligne la silhouette.

Elle jubile d'être.

J'aimerais la peindre.

*Elle tourne la tête,
Me voit,
Me sourit.*

D'un olivier à l'autre
La présence glisse
Du ciel sans fin au bleu d'un regard

I grave entre les sourcils

Écouter
Recueillir
Parler

Sans les mots
Sans pudeur
Sans orgueil

Communion des âmes

*Elle connaît de moi ce que nul ne voit.
Les racines dans une terre de rocailles.
Sous l'écorce, l'essence.
Elle s'enfonce dans ma gravité d'être.
D'elle, je ne crains rien.*

Faire honneur à la vie qui t'anime
Oser aimer l'être qui t'habite
Entrer en paix
Dans ta maison

*D'un olivier à l'autre,
Je sais ce qu'elle ne dit pas.*

Réveil.



Le sourire du chat



Les yeux clos, le regard en dedans, Marie égrène son chapelet en bois d'olivier au coin de la cheminée. Son homme est parti il y a vingt ans, dans le cercueil en bois de chêne qu'il avait lui-même fabriqué. Elle n'a pas eu de fils. Sa fille a trouvé un emploi à la ville et l'a laissée désormais seule dans son village des Ardennes. Trente années de bonheur et de travail qu'elle a vécues avec son cher Léon et sa petite Marie. Eh oui ! il aimait tellement le prénom de sa femme qu'il n'en n'avait pas voulu d'autre pour sa fille, la petite Marie, comme on l'appelait dans le village, pour la distinguer de sa mère.

Comme les grains de son chapelet, le regard intérieur de la vieille dame glisse d'une image à l'autre, glanée au fil des souvenirs. Elle sourit en pensant au premier baiser échangé avec son Léon le jour de la fête du village. Il l'avait remarquée dès la première farandole, sans qu'il ait pu, alors, s'approcher d'elle. Au moment où les musiciens annonçaient une valse, il s'était présenté à elle, avec dans les yeux un sourire ensoleillé. Marie avait répondu à son invitation et ils s'étaient fondus au tourbillon des danseurs. Elle avait dix-huit ans. Une lente promenade, main dans la main, les avait emmenés sous les branches d'un charme où ils s'étaient embrassés tendrement, les paupières closes. Le temps d'une saison, les jeunes amoureux discrets se passèrent la bague au doigt en s'échangeant un simple regard devant le curé du village. Leur vie fut une belle histoire silencieuse. Les mots tendres, les caresses, les parfums n'avaient fait qu'accompagner la douceur de leurs regards croisés.

Ramsès, le chat de Marie, rentre de sa promenade. Il s'installe sur son coussin à l'autre coin de la cheminée, esquisse un miaulement de plénitude et observe sa maîtresse. Satisfait de sa promenade, il attend son bol de lait. Un regard furtif suffit pour rappeler à Marie que c'est l'heure du repas de Sa Majesté. Elle sort de sa rêverie amoureuse et se lève en appuyant les mains sur les bras du fauteuil pour soulager ses genoux engourdis. Son compagnon félin est aussi taiseux que l'était feu son mari. C'est un chat des chartreux, un animal au regard d'or, fascinant comme la lune des nuits andalouses et silencieux comme les moines de la Grande Chartreuse. Quand elle l'a reçu d'une cousine française vivant de l'autre côté de la frontière, celle-ci l'avait prévenue : «C'est un animal noble qui règnera sur ta maison comme un prince d'Égypte». Elle avait raison, Ramsès impressionne par sa posture hiératique et son regard majestueux. Ses yeux illuminent la pièce et ses oreilles semblent capter la mystérieuse musique des sphères célestes. Par moment, Marie a l'impression que le chat veut lui poser une question. Mais non, ce n'est qu'un animal ! Trêve de fariboles ! Marie détourne les yeux et vaque à ses besognes domestiques.

Sa fille, Marie, vient dîner ce midi avec Jérôme, son mari, et leur petite Dahlia. Elle doit donc prévoir un repas pour le jeune couple. C'est jour de marché au village, elle s'habille, enfile ses bottillons et emporte un sac à provisions. Le chat ne bronche pas, il gardera la maison pendant que sa patronne fait ses courses. Arrêtée devant les cageots de légumes, Marie réfléchit. Elle accroche le regard du patron qui s'avance aussitôt pour la servir.

- Bonjour, Marie, comment allez-vous ? J'ai de belles tomates, des cœurs de bœuf gorgées de soleil, arrivées tout droit d'Italie.

- Aujourd'hui, j'attends ma fille pour dîner.

- Alors, répond le patron, c'est la salade liégeoise, haricots princesse, pommes de terre, oignons, j'ai ce qu'il vous faut. Combien serez-vous à table ?

- Avec Jérôme et la petite Dahlia, nous serons quatre, plus le chat. Mais lui, il n'en veut pas de vos légumes, je prendrai du mou de bœuf à la boucherie en même temps que les lardons pour la potée.

Avec un sourire de complicité amicale, Marie laisse le maraîcher à ses autres clientes. Et la voilà bientôt rentrée chez elle, à pied d'œuvre pour la préparation du repas.

Midi sonne au carillon de l'église. Une voiture s'arrête devant la maison dans un crissement de gravier. À peine cinq secondes et la porte s'ouvre sur une petite fille en robe blanche qui se précipite vers Marie occupée à ses fourneaux.

- Mamy !

- Mon trésor !

Dahlia saute dans les bras de sa grand-mère, qui manque de perdre l'équilibre. Les yeux dans les yeux, elles se dévorent du regard dans une avalanche de baisers.

- Je t'aime, je t'aime mamy !

- Et moi aussi, je t'adore ma petite Dahlia.

Ouf, mamy dépose sa petite fille qui se précipite ensuite vers le chat installé sur son coussin. Mais là, c'est une autre histoire, Ramsès ne bronche pas, il fixe un instant Dahlia, les yeux impassibles, sans une once d'émotion. Sans doute a-t-il d'autres chats à fouetter. On ne dérange pas un prince d'Égypte pendant sa méditation. Sans répondre aux effusions de la petite, il finit par se dérober et quitte furtivement la cuisine pour un lieu plus propice à sa béatitude féline.

- Mamy, Ramsès ne m'aime pas, il m'a à peine regardée et il est parti alors que je voulais lui faire une caresse.

- Mais si, il t'aime, il t'aime à la manière d'un chat. C'est mon vieux compagnon taciturne, perdu dans l'infini de ses rêveries. Parfois, il m'observe intensément, mais je suis bien incapable de deviner ses pensées, ses yeux semblent contempler un autre monde, comme s'il déchiffrait des messages d'une autre galaxie ou des formules mathématiques.

Enfin, la famille s'installe autour de la table, Marie dépose le plat de salade liégeoise devant sa fille qui s'exclame.

- Chouette, mon plat préféré !

Puis elle se tourne vers sa mère et lui adresse un sourire complice.

- Comme tu ressembles à ton père, quand tu me souris ainsi, c'est comme si tes yeux me parlaient. Je suis certaine que c'est ce regard qui a séduit Jérôme. Cet indicible pouvoir légué de père en fille !

- C'est vrai, les yeux de ma petite Marie sont doux comme un baiser, mais ils peuvent aussi être fulgurants comme l'éclair, affirme Jérôme.

Tout à coup, Dahlia quitte la table sans un mot et se dirige en courant vers la porte du jardin laissée entrouverte pour les allées et venues du chat. Elle l'appelle.

- Ramsès, Ramsès !

Pas de réponse, bien sûr. Elle l'aperçoit au pied du pommier, le museau tendu vers un oiseau perché sur une branche basse de l'arbre. L'oiseau a vu le chat, mais il n'interrompt pas ses gazouillis insouciant.

- Non, lui crie Dahlia, ne touche pas aux oiseaux de grand-mère.

Elle s'approche et regarde à son tour l'oiseau qui semble se moquer de la présence du chat prêt à bondir pour le saisir. La fillette se plante résolument en face du chat et lui décoche un regard impérieux, comme un coup de baïonnette.

- Tu ne peux pas tuer les oiseaux du jardin de grand-mère.

Les deux regards se croisent et se défient. Soudain, c'est incroyable ! Le chat renonce à sa proie et sourit à la petite fille, qui vient de sauver la vie du passereau. Elle se précipite aussitôt pour rejoindre ses parents dans la cuisine.

- Grand-mère, le chat a voulu attraper une fauvette perchée sur le pommier, je lui ai lancé un regard sévère comme les dompteurs de lion et au lieu de sauter sur la fauvette, il a posé sur moi ses yeux et m'a souri avec un petit air moqueur.

- Ma petite chérie, lui dit sa grand-mère, tu sais bien que Ramsès n'est pas un chat comme les autres. Il respecte les oiseaux de mon jardin. Le chat et la fauvette sont des compagnons insé-

parables, Ramsès ne se lasse pas d'écouter les chants de son amie et il la regarde en dodelinant la tête comme pour accompagner ses trilles. Les oiseaux sont nés pour chanter et les chats sont nés pour croquer les oiseaux, excepté Ramsès. Ton regard sévère l'aura simplement amusé, car jamais il n'a touché à une seule plume d'oiseau de mon jardin. S'il a souri, c'est qu'il t'a enfin adoptée. Vous voilà devenus amis, le chat et toi, ça me fait vraiment plaisir !

La petite Dahlia pense que sa grand-mère aussi fait partie de ce jardin extraordinaire où les chats sourient aux oiseaux, comme dans les contes, mais elle ne peut s'empêcher de croire que c'est son regard qui a sauvé la fauvette.



Collectif de la ligne 10
REGARDS
REGARDS

SYLVIE VAN MOLLE

Perdu



Une ville, des immeubles, à l'entrée des bâtiments, de longues files indiennes d'hommes et de femmes, bras ballants, le front face au sol. Les files se résorbent à une cadence élevée.

Seul le bruit des pas se fait entendre.

Un homme, tout entier tourné vers l'horizon, entre dans la tour qui lui fait face. Le corps léger, il se dirige vers le vestiaire, enlève uniquement le pantalon, trop large, du costume trois-pièces, enfile une couche pour adulte et remet le pantalon. La couche fait partie de la tenue de travail réglementaire. Un sourire discret orne son visage, il ne suit pas, comme c'est le cas les autres jours, le reste de la troupe. Sans que personne ne le remarque, il se rend vers une porte à l'arrière, laissée ouverte. Il est en apesanteur. Il pointe le nez dehors. Sent l'atmosphère extérieure. Les fins voiles de son visage sont baissés. La face est complètement détendue. Personne. Il sort.

Le gratte-ciel surplombe la ville.

L'homme court sans se retourner.

Les rues seront bientôt désertes, le petit bout court en zigzag, vers l'extérieur de la ville, comme une puce désorientée. La ville ressemble à un immense jeu de ficelles, bien ordonné, bien exécuté. Rien ne dépasse, tout est à sa place. Elle est quadrillée, cadencée. Et puis, ce petit bout, ce petit point noir qui va bientôt sortir du cadre.

L'homme cherche la sortie. Sans s'arrêter, il tourne dans tous les sens. Haletant, il stoppe et reprend son souffle durant quelques secondes. Son souffle ricoche sur les murs des gratte-ciel et produit une musique qui résonne en écho. Il repart. Il court encore. Il court toujours. L'écho de son souffle est encore perceptible. Les mains plaquées sur les oreilles, il poursuit sa course. L'écho enfle, désenfle, enfle, désenfle... L'homme est à genoux. Il plaque ses mains sur la bouche, sur le nez et halète. Il devient son propre ennemi. À genoux, il tourne sur lui-même, les mains toujours plaquées sur la bouche et le nez. Là où il est, rien à l'horizon, il est seul. Ne pas faire de bruit. L'écho de son souffle se mélange maintenant à des sons sortis des entrailles de la Terre, un bruit sourd, qui s'approche à grande vitesse.

- Les immeubles !

Les immeubles s'enfoncent en partie dans le sol, disparaissent puis s'élèvent un peu plus haut. Il est ébahi.

- Des escaliers !

Les immeubles sont à présent d'immenses escaliers. L'atmosphère s'est transformée. Les premières marches de chaque escalier sont éclairées par un halo de lumière, le reste de la ville est plongé dans l'obscurité. Il se relève, ôte les mains de la bouche et du nez.

Attention petit point noir, sens ce qui se passe autour de toi !
Observe !

L'homme ne peut que se remémorer les artères de la ville, les ruelles, les boulevards interminables, les portes de la cité gardées jour et nuit. C'est à l'aveugle qu'il doit avancer, se situer.

- C'est à gauche ! C'est à gauche que je dois aller.

Il emprunte, non sans appréhension, l'escalier se trouvant le plus près de lui à sa gauche. Il prend son élan avant de sauter d'une marche à l'autre, qui s'éclaire dès qu'il la touche. À mi-chemin, il s'arrête, autour de lui, des silhouettes plus ou moins visibles d'immeubles/escaliers qui s'enfoncent ou s'élèvent. Pour déstabiliser encore plus l'homme, c'est dans le silence que les escaliers poursuivent leur chorégraphie. Il tourne en rond ! Il fait le tour du sommet de l'immeuble où il se trouve, il ne peut qu'avancer, il lui est impossible de revenir sur ses pas.

La petite chose roule d'un côté à l'autre du toit, dans un mouvement perpétuel, se cognant aux extrémités. L'allure s'accélère.

D'un coup, l'immeuble s'engouffre dans la terre. Le petit point noir retrouve le sol. En plein milieu d'une longue artère, le petit point noir ne s'arrête plus, il semble être livré à lui-même. La petite bille traverse des artères, rebrousse chemin, elle semble déboussolée.

La bille roule d'une rue à l'autre, les immeubles poursuivent leur danse, la ville toujours plongée dans le noir.

Les immeubles calquent l'homme, ils respirent, ils halètent, au même rythme que lui. L'homme se perd dans le dédale des rues qui changent de visage au gré du jeu des gratte-ciel. Le souffle des immeubles ressemble maintenant aux bruits de machinerie. Ils montent et descendent inlassablement dans un vacarme de plus en plus assourdissant. L'homme est pris au piège. Il arrête de respirer. Tout n'est que bruit, mouvement, les halos de lumière sont emmenés dans une danse folle avant de pointer l'homme. Il reprend son souffle.

Petit point noir. Immeubles fous. Le tout ressemble aux composants d'une machine bien huilée où un élément s'est perdu. Le petit point noir a interrompu sa course.

- Réfléchis !

L'homme entre en lui et s'oriente à l'aveugle, à nouveau. Autour de lui, plusieurs brises se cognent à lui, venant du mouvement des immeubles. Il se dirige vers la plus douce et la plus accueillante. Il se sent happé, comme si on venait le chercher.

Il n'entend plus rien.

Il revient à lui. Il se retrouve face à une énorme baie vitrée où humains et machines s'activent ensemble sans s'arrêter, occupant de longues rangées toutes parallèles les unes aux autres dans l'immense salle. Tous doivent garder la cadence. Une sonde au bras permet de nourrir et de désaltérer l'être humain, la couche protège de l'incontinence. Un homme ralentit la cadence. Une alarme retentit. Il reprend le rythme imposé par la machine. Il a du mal à rester sur ses jambes. Il s'écroule. Il est aussitôt remplacé par un robot, comme ces centaines d'hommes et de femmes à terre et inertes se trouvant au fond de la salle. L'ordre établi ne peut pas être perturbé.

Le bruit des machines tambourine dans sa tête et se mêle à celui des immeubles. Il ne fait plus qu'un avec la ville, elle inspire, il expire, elle le suit. Il se retourne, le dos face à la baie vitrée. Il s'accroupit. La tête entre les mains, il n'est plus qu'une boule. Une bille qui ne bouge plus, au milieu du vacarme.

Il réalise qu'il est à découvert.

Il se cache à l'ombre de l'immeuble.

- Ça n'a peut-être plus de sens, mais...

Il prend une grande bouffée d'air, bloque sa respiration et court.

- Tenir bon !

Il tourne le visage vers la gauche, vers la droite, fonce tout droit.

Les halos de lumière se jouent de lui, il se perd dans cette atmosphère d'ombres et de lumières.

Les halos d'un côté, la petite bille de l'autre, une course entre eux s'est engagée.

Les halos poursuivent l'homme.

L'homme continue sa course en se retournant de temps en temps.


Un immeuble vient se dresser devant lui, un halo derrière, le visage de l'homme pointé vers le sommet de l'immeuble haut bâti. Il reste dans cette position pendant de longues minutes.

C'est un face-à-face interminable. La petite bille ne cède pas.

Imposant, l'immeuble reste droit, face à ce petit point qui en impose. L'immeuble joue avec lui. Il s'enfonce un peu. S'élève. S'enfonce à nouveau. L'homme ne bouge pas, il reste dans la même position. L'immeuble ressort avec fracas. Les gratte-ciel autour s'activent encore plus.

Le halo de lumière passe par-dessus la petite bille et éclaire une rue qui aboutit à la sortie de la ville.

La petite bille ne peut plus s'arrêter.



L'homme fonce à toute allure.

Il la voit enfin cette ville, de l'extérieur.

Tel un champ de pompes à pétrole, les immeubles de la ville vont et viennent à une cadence infernale, ils ne savent plus s'arrêter. La machine se détraque. Bruit de verre et d'acier qui se détachent. Cri des robots, uniquement des robots. Aucun cri humain, aucun signe qu'une vie organique se trouve au milieu de cette destruction. C'est le silence total du vivant. Armature métallique qui craquèle tel un squelette. Les piliers ne sont plus. Tout est à terre.

La petite bille s'éloigne.

Collectif de la ligne 10
REGARDS
REGARDS

DOMINIQUE ISTAZ

Tourner la page

*Si les regards pouvaient enfanter ou tuer,
les rues seraient remplies de femmes enceintes
et jonchées de cadavres (Paul Valéry)*

Assis sur un banc métallique dans un couloir de la gare du Midi, il est là depuis longtemps. On dit de lui qu'il y est depuis la nuit des temps. On ne sait pas qui il est ni ce qu'il veut. Il ne dit rien. Il reste juste là du matin jusqu'au soir, le dos bien droit, immobile. Seuls ses yeux parlent. Ils expriment la haine, fouillent dans les âmes et tuent sur-le-champ. Un coup sec, précis. Puis son regard accroche une autre victime et la descend à son tour.

Autour de lui, plus de bruit, plus de passage. Sans que l'on sache trop bien pourquoi, on ne passe plus très souvent par ce couloir, on fait un long détour quitte à manquer le train. Les rares passants qui s'y aventurent sont ignorants ou d'une audace extrême.

Un jour, un jeune homme, habillé d'un pull trop large et d'un vieux jean troué, vient s'asseoir à côté de lui, attiré par la quiétude du lieu. Il ne lui parle pas et prend dans sa besace un livre, qu'il caresse longuement avant de l'ouvrir avec précaution à la première page. Ses yeux suivent lentement le texte, page après page, jusqu'à la fin. Il ferme alors le livre, esquisse un sourire de contentement et reste là, méditatif, heureux. Puis, il se lève lentement, se tourne vers l'homme immobile – qui ne lui a pas jeté un seul coup d'œil – et le remercie de son silence pendant la lecture.



Le jeune homme revient de plus en plus souvent. À chacune de ses apparitions, devenues quotidiennes, il apporte un nouveau livre qu'il savoure jusqu'à la fin et, après un long moment d'intérêt, quitte son voisin avec la même formule de politesse.

Des mois ont passé, peut-être même des années. L'homme aux yeux revolvers a vieilli et la braise dans ses pupilles semble moins ardente. Oh, c'est à peine perceptible, l'homme paraît toujours aussi dangereux. Chaque jour, en attendant l'arrivée du jeune homme au livre, il poursuit le massacre des quelques innocents qui se déplacent dans le couloir. Pan, la femme au tailleur vert. Pan, le gaillard au pantalon troué. Pan, l'enfant qui suce son pouce dans sa poussette. Pan. Pan et pan et re-pan.

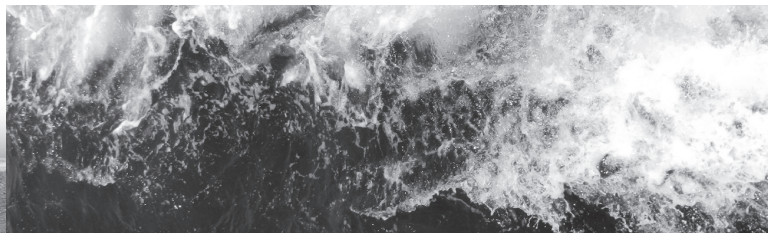
Une journée lui paraît plus longue que les précédentes, puis une autre, et encore une autre. Le garçon a-t-il oublié le rendez-vous quotidien ? Est-il malade ? A-t-il quitté la ville ? L'homme ne quitte plus son banc et attend. Le temps passe, les jours et les nuits se ressemblent. Son dos se voûte, son regard se fane. Plus personne n'a peur de lui maintenant. Au contraire, on se moque, on se venge. Non mais, regardez donc ce vieux débris !

Une femme vient s'asseoir inopinément à côté de lui. Mais l'homme sent mauvais et elle s'en va rapidement, oubliant le livre qu'elle tenait à la main. Alors, pour la première fois, l'homme tourne la tête et l'incline vers le banc. L'objet est là, tout près de lui. Il hésite, se penche et le prend entre ses mains tremblantes. Il l'ouvre avec la même précaution que ce qu'il avait vu faire. Le livre le rendra-t-il aussi heureux que le jeune homme l'était ? Il s'appête à lire quand il remarque un signet qui dépasse de la

dernière page. Intrigué, il s'en empare et y découvre, en surimpression d'un dessin représentant des yeux qui se reflètent à l'infini dans d'autres yeux, une citation : « *L'orgueilleux se regarde dans un miroir, le vaniteux se contemple dans les yeux des autres* (Jean Mergeai) ».

Vaniteux. Le mot résonne. Il s'était senti grand dans le rôle du tueur méprisant et froid, voilà qu'il se découvre fragile. Des larmes coulent sur les joues du vieillard. Il se souvient de sa femme, des paroles mordantes qu'elle a prononcées en le quittant. Il se souvient de la vague de colère qui, montée de son ventre, s'était arrêtée à hauteur de ses yeux. Il l'avait transpercée de mille balles, il l'avait vue sanglante, étalée sur le sol, et avait joui du spectacle. Il s'en était fallu de peu qu'il passe à l'acte. On ne peut avoir confiance dans les êtres humains, ils finissent toujours par vous abandonner, ils ne méritent pas de vivre, avait-il pensé. Il cultivait cette haine avec une certaine jubilation, jour après jour, passant après passant, assis sur le banc de la gare, à l'endroit même de leurs adieux.

Le vieil homme prend le livre sous le bras, quitte le banc en titubant, aveuglé par la lumière qu'il ose enfin regarder, et jette un dernier coup d'œil en direction du couloir, certain qu'il n'y reviendra jamais.



Collectif de la ligne 10
REGARDS
REGARDS
Châtaignes

ISABELLE DE VRIENDT



«Imprimerie... Drukkerij!»

*Èlèladevanmwa
Èlaledotourné
Elmapavu
Èlèdeboudevanmwa
Satayètrofîn'
Sanukètrob Blanch'*

«Orban!»

*Èsècheveutoulis'
Dublondèzanj'
Dublondèzanj'
Jeveulaniké
Soncouètrolon
Sapotrodous'
Sondotoudrwa
Sèjamberèv'*

«Wiels!»

*Jelaveu
Elmetourneledo
Jelaveu
Jevélacacé
Ilfokejavans'
Èlètouprè*

Javans'
Jesansapo
Jegoutson
Nodeur
Jeveulatouché
Jeveulavalé

«Union!»

Sèpiéboujpa
Sèjambderèv'
Soncukondevin'
Sataytrofin'
Sondotoudrwa
Sanuktroblanch'
Sècheveutoulis'
Jelorélasalop'
Jeloré
Jédéjasonparfum
Jivé

«Kastanjes... Châtaignes!»

- Bonsoir, Docteur.
- Vous avez fait une chute?
- Non, je...
- Vous êtes allée au bistro, hein, c'est ça!
- Mais...
- Il faut arrêter de boire comme un trou! J'espère que ça vous servira de leçon!
- ...
- Bon, voyons ça... Le portrait classique. Côté droit: arcade sourcilière ouverte, hématome sur l'oeil. La cornée n'est pas atteinte, mais à surveiller. À gauche: gros hématome sous l'oeil. Le nez est intact. Lèvres tuméfiées. Plaie superficielle à la lèvre supérieure. Pas besoin de recoudre. Ouvrez la bouche. C'est douloureux?
- ...
- Il faut voir si vos cordes vocales ne sont pas atteintes, aussi.
- ...
- Rien à la mâchoire. Rien aux dents. Tiens, même les cordes vocales sont intactes. À quoi ça vous sert... Vous n'en dites pas une, de toute façon.
- ...
- Je répare, rendez-vous à la prochaine connerie.
- ...
- Tu peux refermer la bouche. Tourne la tête lentement vers la gauche.
- ...
- Même chose vers la droite.
- ...
- Ça grimace ferme!

- ...
- On va te mettre une minerve. Et d'abord te faire un cataplasme pour que tu retrouves ton joli minois.
- ...
- Tu donneras ce papier à l'infirmière. Et celui-là, à l'accueil.
- ...
- Après, tu pourras partir.
- ...

J'étais dans le tram. Je rentrais chez moi. Il faisait déjà noir. J'étais presque arrivée. Le tram n'était pas bondé, mais j'avais préféré rester debout, tout à l'arrière, près de la porte. Je ne faisais pas attention aux gens... Je ne l'avais pas remarqué, non. Je ne l'ai même pas vu s'approcher dans le reflet de la vitre. Il m'a empoigné les cheveux, il a tiré la tête en arrière. J'ai senti un craquement. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. J'ai d'abord pensé que quelqu'un m'écartait d'un danger. C'est stupide. Vraiment idiot. C'était tellement violent. Puis, il a donné des coups de genoux dans le dos. Puis il m'a retournée... Je ne comprenais rien... Ce que j'ai vu, c'est les gens autour, qui regardaient sans bouger. Ils étaient comme des poissons figés... C'est ce que j'ai pensé à ce moment-là. Puis j'ai reçu des coups de poing sur le visage, les yeux, la bouche, les oreilles. Et je l'ai vu, entre les coups... Non, je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu... Peut-être, mais je ne l'ai jamais remarqué, moi... Oui, c'est vrai. Mais justement, je crois que je m'en serais souvenue, si je l'avais vu avant. Moi, je criais. Lui, il se taisait, c'était comme s'il faisait son boulot. Il

- PAGE 66 -

soufflait très fort, quand même... Non, je vous dis que je ne le connaissais pas. Je criais, et ça durait, et les gens restaient plantés là. Comment c'est possible, ça, de laisser quelqu'un se faire tabasser sans rien dire?... Oui, mais ça, c'est après, quand il en a eu fini avec moi, que j'étais affaissée sur les marches devant la porte, qu'il m'avait anéantie. On m'a dit que des voyageurs se sont mis ensemble pour l'immobiliser, oui, et la police est vite arrivée. Mais moi, je n'entendais plus rien, c'était noir tout autour, ça bourdonnait. On m'a emmenée à l'hôpital. Vous savez tout.

00h27

- Femmes en détresse j'écoute ?
- Allô ?
- Bonjour. Ou plutôt... bonsoir, Madame.
- Bonsoir.
- ...
- Je vous écoute, Madame.
- ... J'ai été agressée. Il y a dix jours. Un type que je ne connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu... Après, on m'a emmenée à l'hôpital. Un automobiliste qui rentrait chez lui. Qui a vu l'agression, depuis sa voiture. Moi, j'étais dans le tram. Tout à l'arrière. On m'a sortie de là, et il est venu. Il a proposé son aide. Il fallait que je me soigne...
- Oui, je comprends. L'automobiliste vous a proposé son aide et vous a emmenée à l'hôpital.

- PAGE 67 -

0h29

- ... J'étais la victime. Et il m'a secourue. C'était normal. Il ne m'a rien demandé. Il avait sans doute envie de savoir. Mais... je ne lui ai rien dit. J'avais tellement mal. Et il n'y avait rien à savoir...

- Je vous écoute.

- À l'hôpital, ça a été horrible. Le médecin m'a prise pour une barjo. Je n'étais plus personne. Je suis sortie de là soignée, mais démolie de l'intérieur. J'étais tellement choquée que plus un mot ne passait. C'est encore comme ça maintenant, en fait. Je n'en ai parlé à presque personne. Si on me questionne sur mes blessures, je coupe court, je réponds «Ça va...». Et on me laisse tranquille...

... Le lendemain, je crois, j'ai été convoquée à la police. J'ai fait ma déposition. Ils ont tout noté, mais ils me regardaient bizarrement. Et leurs questions... c'est bête, mais je me sentais coupable... C'est sûr qu'ils en ont vu d'autres. Mais c'était comme si mon histoire était sans intérêt, que c'était banal, la routine, quoi. Ils espéraient presque que je connaisse le type, mon agresseur, que ce soit une histoire plus croustillante, peut-être. Plus longue, en tout cas. Que je sois fautive, un peu... Je ne sais pas.

- Et comment vous vous sentiez, en sortant de là ?

- Mal. Peut-être encore plus mal. J'avais comme une colère, sans savoir d'où elle venait ni à qui elle s'adressait...

00h33

- Vous ressentez encore cette colère ?

- Oui. La colère ne part pas. Et même, elle a augmenté. Je me suis

finalement confiée. Une amie m'a écoutée. Mais maintenant, j'ai une boule à l'estomac. La colère ne part pas, je vous dis. Quand je parle de ce qui m'est arrivé à quelqu'un que je connais, la boule se durcit. C'est comme si elle alourdissait tous mes mots...

- Vous pouvez expliquer ce qui fait que parler ne vous soulage pas ?

- ... Mon amie m'a d'abord écoutée. Mais quand je lui ai raconté l'hôpital, elle n'a rien dit. Ses lèvres se sont serrées, son regard s'est assombri, son visage s'est durci. Je me suis mise à entendre ce qu'elle me taisait. À me faire du mal.

- Vous pouvez m'expliquer ?

- Que je le méritais (j'ai beaucoup bu à une époque). Que j'étais restée quatre jours sans l'appeler, après ce qui s'était passé. Que je ne la considérais pas assez comme une amie. Qu'elle aurait eu les mots, sans doute. Mais là, qu'elle ne comprenait pas pourquoi j'accusais tout le monde, y compris les médecins. C'est une amie très proche. Pourtant, lui parler ne m'a pas fait du bien.

- C'est la seule personne à qui vous en avez parlé, en dehors de la police ?

00h36

- ... J'ai raconté mon histoire à mon ex-mari, aussi. Le jour où il m'a déposé les enfants. Vendredi dernier. C'était pire, là. Il voulait casser la gueule au type qui m'avait fait ça. Mais j'ai vu aussi un petit sourire narquois à peine déguisé. Il prend ça comme une vengeance détournée...

- Vous êtes toujours là ?

- ... Oui.

- Vous en avez parlé à votre amie, à votre ex-mari... à d'autres personnes, encore?

- ... Après ça, non, je n'en ai plus parlé à personne. Je me sens terriblement seule, et jugée de toutes parts. Les coups m'ont abîmée. Le regard des gens, quand je les vois, que je leur raconte, me rend coupable. Alors je me tais. Je me sens tellement seule! Je me suis remise à boire... La nuit, je m'endors tard, et puis, je fais des cauchemars. Je ne suis jamais tranquille. J'ai toujours peur qu'on m'attaque par derrière.

- Si je comprends bien, vous avez peur que ça recommence?

- Oui, parce que j'ai repris le tram, depuis. Je dois bien. Je n'ai pas de voiture et quand il pleut trop fort, le vélo, c'est juste impossible... Parfois, dans le tram, je vois quelqu'un que je connais. Alors, c'est le soulagement. Je m'extirpe de l'angoisse. C'est comme si j'avais retrouvé mon doudou. Mais là, j'ai 52 ans. Je ne suis plus une enfant. Et pourtant, j'ai perdu toute mon assurance. Je ne sais pas comment sortir de ce cauchemar.

- Vous cherchez, quand même, c'est positif. Vous nous avez appelé...

- Oui. Je sais que des gens sont là pour m'aider. Des professionnels. J'ai été contactée par le service d'aide aux victimes. À la police, ils m'avaient donné le numéro. Mais je ne les avais pas appelés. C'est un service de chez eux... Je ne veux pas y aller.

0h43

- Ils sont peut-être compétents? Que craignez-vous d'eux?

- Je ne crains rien. C'est juste que je ne veux plus être vue comme «celle qui l'a cherché». Je ne veux plus voir le regard de ceux à qui j'en parle. Parce que sinon, je sens, oui, que j'ai besoin d'en parler. Mais c'est pour ça que je vous appelle. Vous n'êtes qu'une

- PAGE 70 -

voix. Et la boule ne durcit pas. Parce que je ne vois pas votre regard. Je n'y pense pas.

- Je comprends bien ce que vous voulez dire.

- ... Mon médecin, lui aussi, a un regard. Il a certainement reçu le rapport de l'hôpital. Je ne veux plus aller chez lui.

- Oui, vous avez besoin d'aide, mais il vous faut du temps. Vous trouverez quelqu'un qui saura comment vous sortir de là. Et puis, vous pouvez toujours nous rappeler.

- Mais, là, je vous appelle...?

- C'est vrai, Madame et vous avez bien fait d'appeler. Mais je ne vais pas pouvoir vous écouter beaucoup plus longtemps ce soir. D'autres personnes attendent sur la ligne, vous comprenez?

- Bien sûr...

- Je propose qu'on termine doucement l'appel. Si vous voulez rajouter une dernière chose, je vous écoute.

- ...

- Vous pouvez rappeler demain, bien sûr.

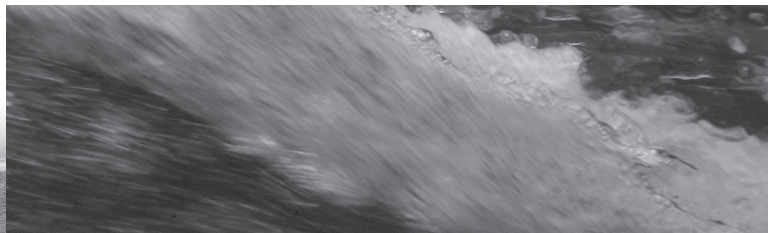
- ... Oui. Je vais... je vais réfléchir.

- D'accord.

- ... Ça m'a fait du bien de vous parler. Je vous remercie. Au revoir.

- Au revoir, Madame.

0h47



Collectif de la ligne 10
REGARDS
REGARDS

IZA LORIS

Le mur



Papa, regarde ! Le mur de la maison a bougé durant la nuit. Il mange une partie du trottoir. Il a l'air d'avoir faim. Combien de gens a-t-il avalés ? Tu le sais, toi ? Et maman, tu crois qu'elle a tout vu de là-haut ? Je lui demanderai ce soir en faisant ma prière.

Mohamed et sa petite sœur n'étaient pas en classe ce matin. Ils passent devant notre maison pour se rendre à l'école. Mohamed lui tient toujours la main. Ils sont dans le mur de la maison, j'en suis sûr. Le mur pleure. Il pleure à plein d'endroits. J'ai collé mon oreille à la brique rouge, j'ai rien entendu. Pas de sifflement, pas de larme. Mais ils sont là, je le sais.

Pourquoi la façade pleure en silence ? Elle n'a pas le droit de parler ? Est-ce qu'elle a peur d'être expropriée elle aussi ? Elle pourrait me le dire si elle a peur, je la prendrais dans mes bras. Je lui donnerais des bisous pour la rassurer. Et puis je me mettrais en travers pour que personne ne la vole ou je lui demanderais de se cacher. Ah ah, d'habitude c'est moi qui me cache derrière elle ! Cette fois, elle se cachera derrière moi.

Hier, la maîtresse parlait au proviseur dans le couloir. J'ai écouté en cachette. «Mohamed doit quitter la Belgique, il s'est muré dans le silence toute la semaine», elle a dit. Il est malin Mohamed. C'est pour ne pas partir qu'il s'est laissé avaler par le mur de la maison. C'est pour échapper aux agents.

Dis, papa ! Quand le silence monte des murs, il fait comment ? Est-ce qu'il paie des gens pour ça ? Il a des ouvriers comme le papa de Grégory ? Et ils montent jusqu'où, les murs ? 'Y a une partie invisible jusqu'au ciel ? Tu crois que maman est assise dessus ? Si je les casse au marteau, elle va redescendre ? Je mettrai un matelas par terre pour pas qu'elle se fasse mal. Et si elle se fait mal, on la badigeonnera de mercurochrome.

Si je dessine une bouche sur le mur, une bouche grande ouverte, Mohamed et Sarah pourront sortir ? Hein papa ? Je monterai sur un tabouret pour les aider s'il le faut. Je le ferai cette nuit pour qu'aucun agent ne nous voie. Je demanderai au voisin de me prêter sa bombe en spray. Il dessine trop bien. Je comprends pas pourquoi les gens les aiment pas ses dessins. Moi je les aime bien. Et puis quand le mur est décoré, il pleure moins.

À l'école, des garçons de ma classe chantent « Ta maison est moche, elle va disparaître ». On doit partir nous aussi ? Le papa de Grégory va raser le quartier pour construire des hôtels jusqu'au ciel. Et s'il nous écrase ? Je veux pas être écrasé, mais je veux bien qu'il démolisse le mur pour délivrer Sarah et Mohamed, et pour faire redescendre maman. On reconstruira une maison géante, une maison tellement belle qu'ils voudront tous y habiter, même Grégory.

Les policiers ont déjà pris plusieurs maisons. Je me demande où ils les ont mises, surtout celle de Sarah et Mohamed. Sarah ne mange presque plus. Je crois qu'elle veut disparaître pour ne pas être chassée d'ici. C'est malin. Elle pourrait se glisser partout sans qu'on la voie, même sous les vilaines affiches qu'on a collées sur leur porte. Moi je trouve toujours Sarah quand elle se

cache. Je la trouve aussi très belle. Plus grands, on se mariera. Parait qu'elle planque des cicatrices sous sa peau. Les cicatrices, c'est comme des fermetures éclair. Si on les ouvre, les souvenirs vous mordent. Si on les ouvre souvent, le vent finit par se glisser à l'intérieur. Il mélange les souvenirs comme de la peinture. Sa vie est un pull à l'envers, avec des mailles et des retouches au fil rouge. J'ai pas vu les retouches, mais je veux bien raccommoder son cœur quand elle sortira du mur.

Papa, tu crois que si je lui parle... ? « Sarah, tu peux sortir, c'est moi. Je t'aime avec tes bouclettes noires et ta robe jaune. Tu ressembles au soleil. Je m'en fiche si ta robe est déchirée. Nos enfants auront la peau couleur de miel. Si les autres ne peuvent pas te voir, moi je te vois très bien dessinée par les plus grands artistes du monde entier. Tu es si belle. Chaque personne posant ses yeux sur toi devrait avoir envie de te peindre. Quand tu cours à toutes jambes dans les champs de coquelicots, les sauterelles te courent après et ça m'amuse. Tu embellis le paysage. Tes joues sentent bon le sirop pour la toux. Elles sentent la pomme et l'abricot aussi. Oui je sais, j'aurais pu te le dire plus tôt. J'avais peur que tes parents ne m'aient pas à cause de ma peau blanche. Tu embellis le paysage ».

J'ai regardé Sarah si souvent, papa ! Je voudrais la regarder encore. Est-ce que le paysage se multiplie à force d'être regardé ? Si un jour la terre n'est plus assez grande, je la regarderai de plein de manières pour la multiplier. On pourra passer de l'une à l'autre, pour changer de maison et de jardin. Deux trois terres de rechange ça serait utile. S'il n'est pas toujours bleu, le ciel fait ce qu'il peut. Les hommes ont dû beaucoup prier et le regarder souvent pour qu'il soit aussi grand.

Et les couleurs, elles changent comment les couleurs ? Les artistes pourraient peindre sur la nature ? Pourquoi ils utilisent des tableaux ? Demain j'aimerais me réveiller et voir les prés mauves et bleus derrière la maison. Je demanderai au soleil de ne pas éclairer le jardin. Si tout le jaune s'en va l'herbe deviendra bleue. Ça sera joli.

Les parents de Sarah et Mohamed veulent reprendre leur vie en main. Ils ont tellement voyagé ! Leur vie doit avoir beaucoup de poignées. Est-ce qu'ils portent chacun un bout partout où ils vont ? Et comment ils les recollent ? Est-ce qu'il suffit de se serrer dans les bras ? L'amour ça tient aussi fort que la super glu ? Je veux bien prendre la vie de Sarah et la porter à l'autre bout du monde, si les gens sont plus gentils et si on peut rester vivre là-bas aussi. Et si sa vie est trop lourde à porter je mangerai plus de soupe pour devenir fort.

Papa ne pleure pas ! Je suis content de dormir dehors. Il fait pas si froid. La façade risque de bouger encore cette nuit... faudrait pas qu'elle tombe sans qu'on soit là. Si papa c'est cool ! S'ils sortent du mur on pourra pas les rater. J'ai besoin de toi et de Sarah. Regarde les étoiles papa, les deux petites à droite ! Elles clignotent. Maman nous sourit.



Collectif de la ligne 10
REGARDS

LES AUTEUR-E-S

Mais qui sont-ils?

Pascal De Bock

Délaissant là et çà son insatiable poursuite de la vie, Pascal se plaît à poser un regard sur sa jeunesse. Il replonge alors dans les délices futiles de l'écriture. Ses guerres et sa paix. Mais peu perce de cet homme qui, dit-on, se connaît mal et se fréquente peu...

Isabelle De Vriendt

Isabelle aime créer du lien et favoriser les rencontres; elle aime aussi se mettre en projet, pour mieux s'ancrer dans l'ici et maintenant, partir de là où elle est et teinter la réalité de ses rêves, attentive à ce que les autres lui renvoient et à ce qu'ils vivent. Plus qu'un programme, une philosophie, qu'elle s'emploie à questionner, là où elle passe...

Paul Dupuis

Après une vingtaine d'années dédiées à l'économie en Belgique et au Portugal, Paul s'est intéressé à la littérature en suivant le programme de philologie romane à l'UCL, qu'il a complété par une formation en traduction littéraire pour les langues espagnole, portugaise et italienne. Il a traduit quelques romans et s'est inscrit comme traducteur juré auprès des tribunaux. Il occupe ses temps libres à la lecture et il s'essaie gentiment à l'écriture.



Dominique Istaz

Auteure et interprète de chansons, de textes et d'un monologue théâtral, aussi photographe, Dominique partage avec plaisir ses passions artistiques. Grande rêveuse, globe-trotter dans l'âme et et partisane des solidarités humaines, ses réalisations ont le goût des voyages et des rencontres. Des valises sous les yeux, Plume au poing, Terre, Au rythme de nos pas... sont les titres de ses spectacles chantés.

Ziska Larouge

Ziska Larouge est Bruxelloise, graphiste de formation, auteure des romans *Le plus important*, *Les chaises musicales*, *Octavia* (à paraître), d'un recueil de nouvelles *Au diable !* (à paraître), de textes parus dans différentes revues littéraires, de scénarios... et est à l'origine du concept "*Double Auteur*", un livret dans lequel deux artistes s'expriment autour d'un thème, au bénéfice d'une association en lien. Le collectif d'écrits est pour elle un petit laboratoire où se tissent écriture et moments de partages joyeux aux abords d'intérêts communs.

Soyez curieux ! Visitez son site internet

<http://ziskalarouge.wix.com/ziska>

Iza Loris

L'enfance est un bonbon rose bourré d'asticots, la vie une putain de vierge qui se donne à prix d'or. Qu'à cela ne tienne. La douleur ça se chatouille, ça se titille et ça se tord de rire. Un stylo dans une main, une scie sauteuse dans l'autre, Iza Loris campe des personnages hauts en horreur. Des textes frais et féroces. Du sang et du swing. En obsédée textuelle, Iza Loris découpe aussi les mots pour en faire des chansons. Si ça fait mal, si ça égratigne l'élégance de la société bien pensante, pas de panique. Il reste un peu de citron pour les plaies.

- PAGE 80 -

Dominique Michiels

Dominique M les mots, certains mots, leur matière, quelques images incertaines et le sens évident qui souvent se profile entre eux. Elle les aligne pendant ses loisirs, tantôt avec aisance, tantôt laborieusement, comme une échappée du quotidien.

Sylvie Van Molle

Sylvie est comédienne, auteure et fondatrice d'une compagnie de théâtre, la "Compagnie Les rêveurs éveillés". Attirée essentiellement par les arts contemporains, toutes disciplines confondues, elle a commencé l'écriture par la rédaction d'une pièce de théâtre, d'un long et de plusieurs courts métrages. En 2015, elle choisit de mettre en scène et d'interpréter ses trois premières nouvelles. La première représentation de l'adaptation de la première nouvelle a eu lieu le 6 novembre 2016 au Centre culturel de Schaerbeek. C'est sa cinquième nouvelle.

<http://lesreveurseveilles.wix.com/compagnie>



Collectif de la ligne 10
REGARDS

LES LIEUX TRAVERSÉS

L'itinéraire du Collectif de la ligne 10

Tous les espaces qui ont accueilli le Collectif de la ligne 10 se situent à Bruxelles. Les révéler ici est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

L'Espace 125 – Forest

L'Espace 125 est un espace semi-privé qui propose une salle en location pour des formations, séminaires ou conférences, et qui accueille de temps à autres des expositions de peinture ou de sculpture. Démarrage du cinquième parcours où piliers et nouveaux arrivants ont fait connaissance, rappelé les objectifs d'un collectif, les tâches à se partager et commencé à réfléchir, sur base d'objets apportés par chacun, sur le thème à traiter pour ce nouveau parcours d'écriture.

www.espace125.be

Le Châtelain – Ixelles

Le Châtelain, loft où habitent Tina et son compagnon, est un espace familial qui se métamorphose certains jours en Atelier d'Art-Thérapie ou de Journal Créatif. On y donne parfois des concerts, des amis se réunissent autour d'un professeur de chant, des enfants viennent dessiner avec Tina, un groupe de jeunes femmes y a suivi des séances de yoga pendant deux saisons. Le Châtelain a donné quelques frayeurs à la ligne 10, au départ on n'en comptait que trois sur dix sur les starting-block à attendre le feu vert de cette nouvelle aventure. Ouf ! La suite de la joyeuse troupe a fini par trouver cette deuxième escale où l'on a rappelé



l'importance de faire vivre le réseau ScriptaLinea, où l'on a continué à faire connaissance, organisé les rendez-vous suivants, lu la charte et, après de vives et houleuses discussions, la ligne 10 s'est décidée pour le thème du regard.

Cook & Book – Woluwé-Saint-Lambert

Cook & Book, à la fois librairie, restaurant et boutique, joue sur les registres du culturel et du convivial. 1.500 m² pour sentir l'air du temps. Vous pouvez vous balader, lire et vous restaurer au travers de neuf espaces de librairie et de restauration : bd, jeunesse, voyages, beaux-arts, musique, roman, bibliothèque anglaise, serre et cucina. Cerise sur le gâteau : une programmation culturelle : des rencontres artistiques, des conférences, des séances de dédicace, des contes pour les petits chaque mercredi... Grande nouvelle pour cette troisième rencontre : ScriptaLinea est reconnue comme association d'Education Permanente (bravo à chacun-e !). Une première relecture des textes a lieu dans cette magnifique librairie.

www.cookandbook.be

Au B'izou Café-Théâtre – Anderlecht

Au B'izou, vous êtes chez vous. C'est la devise de Jean et Izou, tous deux pompiers ET passionnés de textes et de musique. Jean chante, Izou écrit des chansons. En 2008, ils partagent leur rêve en fondant, dans un ancien atelier de garnissage de fauteuils, un lieu de rencontres et de créations. Ça se passe rue de la Promenade, au numéro 13!! Un endroit prédestiné. C'est l'occasion de découvrir des comédiens et chanteurs originaux (ils vous rejoindront au bar après le spectacle), mais aussi de participer à toute sorte d'ateliers (écriture de chansons, improvisation, chant,

théâtre, rencontres insolites...). Ses hôtes aiment s'assurer que tout va bien, que chacun se sent à l'aise dans leur chez eux, et accueillent volontiers des groupes d'écriture. Au sortir de la journée sans voitures, les joyeux lignards se retrouvent pour une deuxième relecture de leurs textes.

www.aubizou.be

La Tricoterie – Saint-Gilles

La Tricoterie se veut être une «Fabrique de liens». Un lieu de «rencontre» où les disciplines et les publics divers se croisent, dans un esprit d'échange et d'émulation. La programmation culturelle (concerts, spectacles, expos...) côtoie donc une programmation «citoyenne» (débat, conférences, ateliers inter-générationnels, café-philo...). Parallèlement, les espaces sont proposés à la location et dédiés à l'organisation d'événements. La Tricoterie souhaite mettre du sens et de la réflexion dans ses pratiques événementielles et celles de ses partenaires-clients : alimentation et approche événementielle durables. La Tricoterie désire également promouvoir ce qu'Edgar Morin appelle un rapport «poétique» au monde qui permet selon lui de vivre réellement. Prendre le temps de se parler (échanger, débattre), de manger (slow food, convivialité), de découvrir des cultures et de faire des rencontres, de participer à des ateliers créatifs ou philosophiques, bref autant de pratiques qui ne débouchent pas sur un enrichissement matériel mais qui contribuent au développement personnel des individus. Présentation du lieu, troisième relecture, nouvelles de ScriptaLinea, invitation à aller voir l'incroyable pièce de Sylvie Van Molle (c'est le temps de la pub !) et échanges d'impressions sur les rôles d'écrivain-e et de lecteur-trice.

www.tricoterie.be

La Bibliotheca Wittockiana – Musée de la Reliure et des Arts du Livre Woluwe-Saint-Pierre

Créée par un passionné de bibliophilie, la Bibliotheca Wittockiana propose des expositions temporaires en relation avec la reliure et les arts du livre. Elle abrite une collection de reliures uniques témoignant de l'évolution du décor depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. En outre, elle organise de nombreuses activités et événements autour des arts du livre (ateliers de reliure, stages pour enfants et adultes). Présentation de ce superbe lieu, nouvelles de ScriptaLinea, distribution des dernières tâches à se partager et quatrième relecture, déjà, pour la ligne 10 qui ne se lasse pas de revisiter textes et lieux!

wittockiana.org

Poechenellekelder – Bruxelles-Ville

Authentique estaminet situé juste à côté du Manneken Pis, le Poechenellekelder n'en reste pas moins une référence tant pour les Bruxellois que pour les touristes. Théâtre de marionnettes à ses heures, ambiance tamisée et murs recouverts d'anciennes photos et gravures donnent à l'endroit un charme vrai. On y trouve également une petite restauration (tartines, kip-kap,...) mais surtout pas moins de 80 bières, des traditionnelles pils aux bières spéciales telles que la Triple Karmeliet ou la Delirium Tremens. Les textes pratiquement terminés, la ligne 10 au complet se lance dans une lecture à voix haute, ce qui permet à chaque écrivain-e de découvrir son texte dans la bouche d'un-e autre. Dans sa lancée, le Collectif décide de l'ordre dans lequel les textes seront présentés, dans la compilation.

www.poechenellekelder.be

L'Allumette – Forest

L'Allumette invite des artistes de tous horizons, pour la plupart axés sur la chanson. La musique y est acoustique, en accord avec le caractère convivial et confidentiel du lieu!

Pour recevoir les informations sur les spectacles, il faut écrire à mon.allumette@gmail.com. La ligne 10 organise une nouvelle séance de relecture, et met en place un plan de communication pour diffuser l'action de financement participatif. On rassemble en collectif les matériaux en vue de la rédaction de l'édito. Il est l'heure de finaliser les textes collectifs de la compilation et de jeter les regards sur la présentation publique!

Le barboteur - Bièrothèque – Schaerbeek

Le barboteur a pris lieu et place de l'ancienne librairie 100papiers, avec, quand même, un espace réservé aux livres, qu'on peut prendre, laisser, donner. L'endroit vend et propose des dégustations de bières artisanales belges et étrangères. Le Collectif s'affaire, prend des décisions et s'organise pour la présentation publique de ses textes.

lebarboteur.be

La vieille Chéchettes – Saint-Gilles

La vieille Chéchettes tire son nom d'un conte de Louise Michel. Cette bouquinerie-bibliothèque-café se veut un lieu convivial et engagé, incarnant les principes de l'économie sociale et solidaire. Elle est organisée en coopérative (Champ libre) qui « vise à développer et à encourager la cohésion sociale, la convivialité, l'esprit critique, l'engagement, l'émancipation, la solidarité, la culture politique, littéraire et musicale, des pratiques et réflexions

autour d'une économie anticapitaliste et durable, l'interculturalité et l'intergénérationnel et enfin l'épanouissement de ses membres et utilisateurs, tout en privilégiant une approche locale». Ce lieu se veut également un point de croisement offert à des initiatives éclatées, formant des collaborations avec d'autres associations et collectifs afin de tendre à s'inscrire dans un réseau. La vieille Chéchette est donc ouverte à toutes sortes d'énergie pouvant contribuer positivement à son objet social. Le Collectif a fait une première halte dans ce lieu cosy et accueillant que la plupart découvrent. Au programme: une cinquième relecture! Dans la ligne 10, des écrivain-e-s lent-e-s au démarrage en côtoient d'autres qui dégagent leur stylo plus vite que leur ombre, il a fallu trouver l'équilibre dans tout cela. Et on s'y sent bien, à La vieille Chéchette. Le Collectif s'est mis secrètement à rêver d'y présenter la compilation. Le rêve est devenu réalité le 14 mai. Il s'y retrouve donc, le Collectif, dans ce très bel espace pour présenter haut en couleur sa très réclamée et attendue compilation! Dans une ambiance toujours festive, les spectateurs-trices se sont rué-e-s en masse pour découvrir ce dernier bijou de la ligne 10.

chechette.be

PointCulture Bruxelles- Bruxelles-Ville

PointCulture Bruxelles, plateforme de découverte dédiée à toutes les disciplines artistiques, propose une programmation riche de conférences, ateliers, concerts, expositions et projections autour de son Plateau média et de son Agora en collaboration avec le secteur culturel. Subventionné par la Fédération

Wallonie-Bruxelles, ses missions sont l'information, la diffusion, la médiation culturelle et le prêt de ses collections musicales et cinématographiques. C'est l'heure du bilan et du renouveau! Le Collectif de la ligne 10 se retourne un instant en arrière, fait le point sur son parcours, et accueille déjà les nouveaux et nouvelles écrivain-e-s dans la perspective d'un nouveau parcours.



COOK & BOOK
1 Place du Temps Libre - 1200 BXL - 02 761 26 00



**LA TRICOTERIE
FABRIQUE DE LIENS**



L'ALLUMETTE



Le Collectif de la ligne 10 et ScriptaLinea remercient



De nombreuses personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ou d'institutions ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif de la ligne 10 ou pour mieux connaître l'aisbl ScriptaLinea. Pour réaliser cette nouvelle compilation de textes, la ligne 10 a ainsi investi l'Espace 125, le Châtelain, Cook & Book, Au B'izou, la Tricoterie, la bibliothèque Wittockiana, Poche-nellekelder, l'Allumette, le Barboteur, PointCulture Bruxelles et La vieille Chéchettes où elle a présenté sa compilation de textes. Merci à l'équipe de La vieille Chéchettes pour sa confiance et ses encouragements.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation. Le Collectif de la ligne 10 et l'aisbl ScriptaLinea leur sont très reconnaissants pour leur appui, leur confiance et leur enthousiasme.

L'aisbl ScriptaLinea adresse également ses vifs remerciements à Benoît De Vriendt, Catherine Feist-Hennes et Nathalie Jonckheere pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme de la compilation.

Cette compilation a été présentée à La vieille Chéchettes, le 14 mai 2017 (Bruxelles, Saint-Gilles).

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de la Commission communautaire française.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

La photo de couverture est de Dominique Istaz.

Les photos reprises dans la compilation
ont été réalisées par les membres du Collectif de la ligne 10
et par Didier van Pottelsberghe.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2017/13.013/2

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.collectifsdecrits.org



illustration: Marie Sophie Lebbe

Scripta Linea
ALSBL

n° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles - Ed. Resp.: I. De Vriendt - Av. de Monte-Carlo 56 - 1190 Bruxelles